

Babel. Bible et littérature

Le mot Bible et le nom Babel se ressemblent : presque les mêmes lettres, une identique structure consonantique. Est-ce un hasard ? Ou est-ce l'effet produit par une logique interne aux langues qui serait à l'œuvre depuis Babel ? Il me semble en tout cas que la Bible ne se contente pas de parler de Babel ; elle lui répond. Dans cette ville, tout le monde parlait la même langue ; dans la Bible, on apprend à parler avec Dieu et à l'écouter qui vous parle. Dans le premier cas, le langage sépare sous les apparences de la globalisation : chacun est isolé dans un non-dire qui reproduit celui des autres, et il n'y a aucune parole en dehors des mots d'ordre généraux et indiscutables. Selon la Bible au contraire, la parole de Dieu fait brèche : elle dévoile ses sources : c'est Dieu qui parle et non un On-dit insaisissable, elle est personnelle, donc imprévisible, elle suscite des réactions : la Parole fait parler.

Babel : ce que parler veut dire

La question qui naît à Babel ne tient donc pas tellement au « problème des langues » – leur multiplicité relèverait-elle d'une malédiction ou constituerait-elle finalement le terreau fécond de tous les échanges à venir ? Elle tient plutôt à la nature même du langage : est-il un outil de pouvoir par lequel certains s'imposent à leurs congénères, les formatent selon leur gré, les enrôlent ? Un certain type de langage prétend alors tout englober, tout modeler, tout désigner : comme la bibliothèque de Babel imaginée par Borgès, il se confond avec le monde lui-même.

Ou bien le locuteur manifeste-t-il, quand il parle, la conscience que d'autres ont parlé avant lui ? Ses mots – il le sait – viennent de plus loin que lui, la parole d'autres que lui le traverse, l'interrompt, l'amène aussi à formuler ce qu'il ne se savait pas capable de dire. Parler avec Dieu n'est pas une proposition confessionnelle dans la Bible ; cela désigne une certaine manière de vivre comme « homme de parole ». En ce sens, le langage n'y produit pas l'immédiate mise en branle de clones. Au contraire, il est hésitant, il se reprend, il dépasse les bornes, il dit plus qu'il ne croit. La parole n'est pas un slogan, elle prend le risque d'être adressée à quelqu'un.

La plupart des psaumes parlent des manières contrastées qu'ont les humains d'utiliser le langage. Certains « ont placé dans le ciel leur bouche et leur langue va et vient sur la terre » (Ps 73, 9). Dans le modeste horizon que bien des psaumes dessinent (Jérusalem, une rue, une maisonnée), c'est l'enjeu de Babel qui s'affirme : il est des gens pour prétendre emplit ciel et terre de leur encombrante parole et faire de leurs propos paroles d'évangile, et il

se trouve des auditeurs consentants pour se laisser bernier. Le psaume évoque ainsi le peuple qui boit les logorrhées des beaux parleurs et se met sous le joug de leur puissance inique. Un psalmiste demande même à Dieu de briser le consensus des méchants comme il le fit à Babel : « Brouille, Seigneur, divise leur langue » (Ps 55, 10).

La littérature comme label anti-Babel

La littérature digne de ce nom relève, à mon sens, de cette volonté de ne pas dire comme tout le monde, de ne pas entraîner tout le monde à dire la même chose. Elle met en œuvre un certain usage du langage qui brise les prestiges d'une unanimité immédiate ; elle rend la parole et le monde à leur énigme première et laisse d'abord le lecteur démuné. La Bible comme œuvre littéraire – ou plutôt comme « bibliothèque » d'ouvrages diversifiés, selon le mot de 2 Maccabées 2, 13 – déploie de mille manières une écriture qui se propose d'être accueillie par beaucoup, sans pourtant enrôler ni enjôler.

Et quand l'écrit montre sa filiation depuis une parole proférée, il souligne que cette parole n'avait rien pour capter l'assentiment de tous. Jean-Baptiste, quand il annonce le messie qui vient, part au désert, prend la vêtue d'un homme sauvage et invective durement ceux qui l'approchent. Si vous allez au désert pour l'entendre quand même, ce que beaucoup ont fait, c'est que sa parole n'est pas une propagande consensuelle, babélienne, mais une vraie parole : elle porte en soi sa consistance et se fait entendre contre toute attente.

À la fin du livre de la Genèse (ch. 37 à 50), l'histoire de Joseph est une élaboration littéraire classique : héros perdu et retrouvé, roman de formation... Elle met en œuvre les thèmes clés rencontrés dans l'évocation de Babel quelques chapitres auparavant. On y aborde en effet ce que produit « la fausse parole »¹, qui ne vise que le pouvoir sur les autres et l'effet de masse, et la parole juste, qui, en dépit de tout, suit son chemin vivifiant.

Les frères de Joseph sont tous d'accord pour tuer leur frère : belle harmonie que celle de cette fratrie unifiée par le désir d'assassinat ! Or, ces frères n'ont rien à dire : ils se parlent entre eux, décident entre eux ; comme leur père, Jacob, leur dira un jour, ils passent leur temps « à se regarder entre eux » (Gn 42, 1). La parole ne sort pas de leur cercle. Après avoir finalement vendu leur frère comme esclave, ils maculent la tunique de celui-ci du sang d'un bélier ; c'est leur père Jacob qui, recevant d'eux ce vêtement, conclut que Joseph a été mis en pièces par une bête sauvage. On peut trouver les frères particulièrement odieux de laisser ainsi le vieillard déduire la mort de son fils sans qu'eux-mêmes aient l'audace d'un mensonge qui leur ferait mentionner le trépas de Joseph. En fait, plus que d'une perversité,

1. Voir le percutant petit livre d'Armand ROBIN, *La fausse parole*, Plein Chant, 1979. L'auteur, linguiste et écrivain, a pendant les années de la guerre froide écouté chaque jour les émissions de radio des pays de l'Est et retire de cette expérience une étonnante réflexion sur la « parole unique » qui n'a même pas besoin d'être crue pour établir son pouvoir consensuel. Négation de la parole et du réel, elle maintient comme à Babel des peuples entiers dans l'univers artificiel d'un bruit de fond permanent.

il s'agit sans doute d'une incompetence de leur part : ils ne savent guère passer à la fiction. Leur parole unanime n'a pas de ressources pour verbaliser. Joseph au contraire a beaucoup à dire et sa parole fait la brèche dans la réalité quotidienne limitée où sa fratrie la tient. Il raconte ainsi ses songes : les gerbes de ses frères se prosternent devant la sienne ; puis le soleil, la lune et les étoiles se prosternent devant lui. Devait-il éviter d'évoquer ses songes pour ne pas que ses frères s'irritent davantage ? Pour ceux qui parlent en rond, toute parole venue de plus loin qu'eux s'avère insupportable : un songe grandiose ou les échanges quotidiens les rendent tout aussi furieux.

Le bilinguisme n'est pas où on le croit

Cette histoire se déploie dans un univers bilingue souvent souligné comme tel : Joseph, l'hébreu, puis ses frères, viendront en Égypte. Or, le bilinguisme n'est pas le problème : on peut prendre un traducteur pour qu'un échange soit possible (Gn 42, 23). Le drame est bien plutôt que Joseph et ses frères, tous hébréophones pourtant, ne parlent pas la même langue. Dès leur jeunesse, ce que Joseph raconte est incompréhensible et insupportable pour la bande ; ce que les frères disent est étranger et pénible à Joseph (Gn 37, 2-11). Joseph, élevé comme sa fratrie, sans formation particulière, parle de réalités qui dépassent l'entendement des siens. Plus tard, esclave en Égypte, il déchiffre les songes de ses co-détenus : « N'est-ce pas à Dieu qu'appartiennent les interprétations ? Racontez-moi donc » (Gn 40, 8). Deux ans après, il éclairera de même les songes de Pharaon : « Ce n'est pas moi. C'est Dieu qui répondra ce qui est salutaire pour Pharaon » (Gn 41, 16). Joseph tient sa langue, inhabituelle et pourtant compréhensible, d'un Autre qui l'accompagne. Cette langue répond à une grammaire subtile, fluide, adaptée aux circonstances : les mêmes symboles dans les rêves peuvent être lus différemment. Face au mutisme général des devins qui demeurent tous perplexes en entendant les songes royaux, Joseph témoigne d'une pratique personnelle et personnalisée de la parole. Tout le monde se tait (les devins d'Égypte) ou tout le monde dit la même chose (Babel) : seule la parole informée par Dieu donne accès au réel.

Le roman de Joseph est un bon exemple des ponts qui existent entre la Bible et la littérature. Même sans parler d'influences, la Bible est en connivence avec beaucoup d'œuvres littéraires qui racontent les affrontements des « deux cités » enchevêtrées, pour reprendre un thème augustinien. Dans l'une, la parole est emprise, dans l'autre, elle dit du nouveau, déjoue, dénonce, propose. Il me semble que bien des romans récents reprennent ces questions². À l'heure de la mondialisation et de la multiplication des langues dans le débat international, il ne faut sans doute pas s'en étonner. Le bref récit biblique de Genèse 11 nous fait encore parler ! Cela veut dire que ni la confusion de l'après-Babel ni le redoutable totalitarisme de l'avant-Babel n'ont eu le dernier mot.

Philippe LEFEBVRE

² Je pense à Isaac Asimov avec *Fondation*, ou plus récemment à Dan Simmons avec *L'échiquier du mal* ; mais aussi à Elizabeth Kostova, avec *L'historienne et Dracula*, ou Robin Hobb, avec la grande saga de *L'assassin royal*.

Babel

Dans la Tour,
 La Tour de Babel, tout va pour le mieux.
 Tout le monde se connaît et se dit bien bonjour.
 Y a pleins de beaux messieurs, qui font comme ça et puis encore comme ça,
 Y a plein de belles dames qui ont des permanentes avec des reflets mauves.
 Y a des gardiens qui veillent, y a pas de crottes de chiens.
 Y a un chauffage central et des chauffages d'appoint.
 Y a pas de tags sur les murs des corridors, pas de bugs dans les ordinateurs.
 Y a l'eau et le gaz à tous les étages.
 La Tour de Babel, c'est un immense gratte-ciel, et tous ses habitants lui ressemblent : ils sont fins, élancés, robustes, et, de même que la Tour est bien entretenue, eux aussi, à leur tour, s'entretiennent.
 Dans la Tour sont interdits les représentants, les mendiants, les vendeurs de tous poils, les voleurs de toiles, les souris, les musiques, les messes basses, les missionnaires, les mas-sues, les messies.
 Et même si l'un d'entre eux voulait pénétrer, il lui faudrait le code pour le sas d'entrée, et ce code est confidentiel : seuls les résidents le connaissent ; il n'a pas moins de trente chiffres.
 Il y a tous les mois des réunions de copropriété par palier — et déjà cela fait du monde.
 On alterne : une fois chez l'un, une fois chez l'autre.
 Dans la Tour de Babel, copropriété rime avec convivialité.
 Là, on peut babiller à loisir, on s'offre des babioles, des bibelots, tous objets achetés dans les bazars de Babel et qui ont sur leur pourtour le label Tour de Babel.
 Et une fois l'an, il y a la fête de tous les copropriétaires, oui, même ceux des derniers étages que l'on n'aurait jamais sinon l'occasion de rencontrer.
 Cela se déroule à l'étage médian.
 Cet étage n'est qu'une immense salle de réception.
 Tout le monde y vient, sauf les enfants bien entendu.
 Les habitants des premiers étages et ceux des derniers étages prennent l'ascenseur jusqu'à deux jours avant la fête pour arriver en temps et en heure.
 La Tour de Babel est immense et on n'y accepte aucun retard.
 Ah cet ascenseur : une merveille, je vous le dis. Il est lui aussi, lui surtout, à l'image et à la ressemblance des habitants de la Tour.
 Au cœur de la Tour, il est situé,
 dans une sorte de gigantesque tube vide, absolument vide,
 qui va des étages souterrains
 jusqu'en haut, tout en haut
 et qui débouche sur le vide.

Philippe LEFEBVRE